

« Mon cher père »

John Willis

Numéro 76, hiver 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7306ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

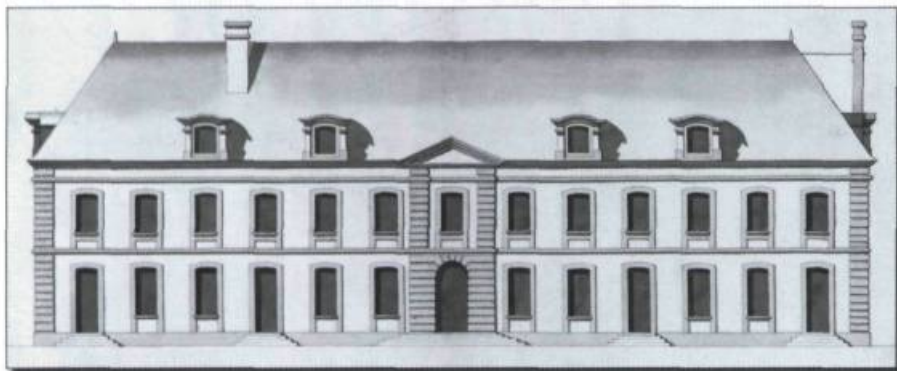
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (2004). « Mon cher père ». *Cap-aux-Diamants*, (76), 39–39.

«Mon cher père»



Second couvent des ursulines de La Nouvelle-Orléans, en 1745. (Centre des archives d'outre-mer. Collection Moreau de Saint-Méry, F3 29025-25).

À la recherche de sources épistolaires pour l'exposition *Vivre en Nouvelle-France* (titre provisoire), j'ai consulté un texte rédigé en 1727-1728, de la plume d'une religieuse de la communauté des ursulines, originaire de Rouen. Le texte nous est parvenu sous la forme de quatre lettres et une relation de voyage, le tout adressé au père de la narratrice. Le document couvre les péripéties de ce voyage allant des préparatifs, à l'automne 1726, jusqu'aux premiers mois de son séjour à La Nouvelle-Orléans, d'août 1727 à mai 1728. Que d'aventures!

En France, le voyage se déroule sans accroc, si on excepte l'incident où le carrosse reste pris dans la boue – il faudra 12 chevaux et 22 bœufs pour le dégager. C'est en mer que les choses se gâtent. Au large du port de L'Orient, leur navire, *La Gironde*, heurte un récif. Heureusement, les dommages ne sont pas importants. L'expédition se poursuit en dépit des vents non favorables. Ils sont même très forts, causant la perte d'un grand nombre de moutons et de poules qui composaient une partie importante des réserves alimentaires. Poussé vers le sud, le capitaine décide de jeter l'ancre à Madère, afin de refaire le plein.

La Gironde est armée, et pour cause. À trois reprises, deux fois sur l'Atlantique et une fois dans le golfe du Mexique, le vaisseau est pourchassé par des corsaires. Chaque fois, les pirates se manifestent et se retirent sans coup de feu. Le progrès vers la mer des Caraïbes est pénible. On passe le Vendredi saint sous les tropiques. Il fait chaud et la traditionnelle cérémonie du baptême pour les nouveaux venus aux tropiques – quelques chaudières d'eau salée – est une source de soulagement pour plusieurs. La visite de «messieurs» les

maringouins fait croire que la terre ferme n'est pas loin. Début mai, on arrive à Saint-Domingue pour se dégourdir les jambes. Ursulines et jésuites repartent avec quelques barils de sucre, cadeaux de la Compagnie des Indes.

La Gironde rentre ensuite dans le golfe du Mexique. À deux reprises, le navire échoue contre un banc de sable. Après de nombreux efforts, il est libéré, mais il a fallu jeter du lest. Des canons, des barils de sucre et plusieurs tonneaux d'eau de vie passeront par-dessus bord.

Moment de réjouissance pour tous, *La Gironde* reçoit la visite d'un brigantin français près de l'île Dauphine, au large de la baie de Mobile. Cependant, on met tout de suite le cap sur l'estuaire du Mississippi. Le jour de la fête de sainte Anne, en 1727, la chaloupe dépose les passagers sur l'île des Canons. Après un si long trajet, les matelots qui tirent sur les rames sont de mauvaise humeur, «très jurés et presque sans raison». Une fois débarqués, les voyageurs rencontrent le commandant de Balisse (Balize) qui fournit pilote, équipage et embarcation pour le dernier trajet.

La remontée du Mississippi prend un peu plus d'une semaine. La ville de La Nouvelle-Orléans est à 30 lieux. Les voyageurs ont amplement le temps de faire la rencontre des maringouins et des «frappes d'abord» aussi nombreux que redoutables qui piquent «sans miséricorde», d'où le besoin d'une grande toile pour recouvrir les campeurs la nuit. On dort dans des hamacs de fortune, soutenus par des perches enfoncées dans le sol, le terrain étant trop humide. Les pluies sont abondantes. À deux reprises, on dort «au milieu de la boue et des eaux». La marmite du maître de pirogue

offre un maigre régime de viande salée et de biscuits. Les passagers souffrent de rhume et de fluxion. Enfin, on finit par arriver à La Nouvelle-Orléans à l'heure du lever du soleil.

La narratrice dresse un portrait fascinant de la ville à la fin des années 1720. Les rues sont larges et «tirées au cordeau». Plusieurs maisons sont «fort bien bâties en colombages». La rue principale est longue d'environ une lieue. Tout près se trouve un talus qui empêche le débordement des eaux. Le surplus d'eau est canalisé dans un fossé situé à l'intérieur de la digue. De l'autre côté du Mississippi, il y a les casernes où logent les esclaves de la Compagnie des Indes. C'est ici que se trouve la plantation de la compagnie à qui appartient toute la colonie.

Le commandant essaie de rétablir l'ordre dans cette jeune ville fondée en 1718. On s'attaque aux troubles et aux désunions. Maintenant, la justice se veut expéditive pour les voleurs comme pour les filles de mauvaise vie. Le commandant propose même d'enfermer ces dernières chez les ursulines! Il manque de travailleurs à La Nouvelle-Orléans. Pour cette raison, la construction du monastère et de l'hôpital des ursulines connaît d'importants retards. La colonie a de plus en plus recours aux esclaves africains. Entre 1719 et 1731, on recrute 6 000 personnes – pour la plupart des Bambaras du haut de la rivière Sénégal. En 1743, on rapporte que les entrepreneurs œuvrant pour le compte du gouvernement emploient très peu d'ouvriers français.

Arrivées en Louisiane, les ursulines prennent rapidement le pli. Les vaisseaux de la Guinée amènent des esclaves et retournent en France avec les produits du pays et le courrier des «bonnes sœurs». Le couvent offre des cours aux femmes noires et «sauvages» chaque après-midi. «Nous sommes accoutumées à voir des gens tout noirs». Deux Africaines, de futures domestiques pour la communauté, sont en pension chez les ursulines. Il y a donc proximité et échange entre Noires et Blanches. Une nouvelle société avec esclaves, mais pas esclavagiste pour autant, prend racine sur le Mississippi. Elle est différente du restant de la Nouvelle-France et elle évolue à contresens par rapport aux treize colonies américaines. D'où son intérêt pour nous comme pour son «cher père». ♦

John Willis
Musée canadien de la poste

Relation du voyage des dames religieuses ursulines de Rouen à La Nouvelle-Orléans. Avec une introduction et des notes de Gabriel Gravier. Paris, Maisonneuve et Cie, 1872.